Bref, l'impression d'ensemble serait totalement favorable s'il ne fallait signaler nombre d'indications contestables, voire d'erreurs grossières : *v* donné comme l'une des minuscules de l'alphabet latin (au lieu de *u* (I, p. 6) ; *eu* dans *neuter* et *ui* dans *cui* considérés comme des diphtongues (I, p. 7), Auguste empereur en tant que *princeps senatus* (I, p. 101) ; Virgile et Horace classés comme poètes du 1er siècle après J.-C. (*sic*) (II, p. 179) ; le dernier pied de l'hexamètre conçu comme un « dactyle incomplet » (II, p. 181). Ce ne sont que quelques exemples. Une révision rigoureuse s'impose.

J. Hellegouarc'h.

Mélanges In Honorem.

E. BENVENISTE aujourd'hui. Actes du Colloque international du C. N. R. S. (Université François Rabelais, Tours, 28-30 septembre 1983) : Paris, Société pour l'Information grammaticale, 1984, 198 et 284 pages, 2 vol. in-8°.

Quarante et un savants, réunis à Tours, l'automne dernier, à l'initiative de Guy Serbat, ont étudié, sous ses divers aspects, l'œuvre d'Émile Benveniste, disparu, on le sait, en décembre 1969. Après des exposés généraux, prononcés pendant la séance d'ouverture (de Michel Lejeune, Calvert Watkins, Jean Perrot, André Jacob, Catherine Kerbrat-Orecchioni) trois sections consacrèrent leurs travaux respectivement aux langues iraniennes, à la grammaire comparée, à la linguistique générale. La part du latin dans cet immense ensemble est, naturellement, assez restreinte : une étude de Léon Nadjo montre que le mot de *septimontium* ne doit rien à la racine de *saepio*, mais est un composé tout à fait régulier à partir de *septem*, ce qui fait justice d'opinions aventurées. Guy Serbat présente des remarques sur *Synchronie et diachronie chez Benveniste*, à propos du pronom relatif latin. Il nous invite à discerner deux plans fonctionnels dans les emplois de **kwo*, celui « qui a conservé sa valeur syntaxique d'indicateur nominal » et « celui qui, en plus de sa valeur syntaxique profonde (qui est maintenue) a acquis force de subordonnant ». Le mérite d'une telle analyse est de légitimer simultanément diachronie et synchronie et de mettre en lumière que, dans une langue, tout « ne se tient pas ». Conclusion de grande portée, qui réintroduit la notion d'histoire et celle d'incohérence, c'est-à-dire deux grandes lois de tout langage.

Calvert Watkins, tout en exprimant son admiration pour l'œuvre d'Émile Benveniste, insiste sur l'idée que « l'indo-européen (ne doit pas être conçu) comme un répertoire de symboles immuables, mais comme une langue en devenir », et cela de deux façons, dans la réalité qui fut la sienne et dans la manière dont les linguistes comparatistes l'appréhendent : « L'indo-européen actuel est dans les esprits de nos étudiants et de nos auditeurs. Espérons seulement qu'il voie le jour pour que nous puissions en profiter » ! Chaque locuteur à la fois crée sa parole et effrite la langue : telle est la conclusion de bien des contributions à ce colloque, où l'on insiste sur la nécessité pour les comparatistes d'être très attentifs à la chronologie. Une illustration est apportée par P. Flobert dans sa communication sur la « diathèse » et sur les différentes dates auxquelles apparurent les notions d'*être* et d'*avoir*.

L'étude de Jean HAUDRY, *Linguistique et vocabulaire indo-européen*, rassure le latiniste en le confirmant dans son idée que *pecus* désigne les animaux à laine et non d'abord la fortune mobilière ! Une remarque ingénieuse sur le nom du porc ouvre d'intéressantes perspectives sur le degré de sédentarité ou le nomadisme des « indo-européens ». Reste à savoir ce que l'on peut mettre de réalité humaine sous cette appellation. On nous parle (évidemment) des « trois fonctions », mais il nous a semblé que cette notion est plus que jamais entourée (voire noyée) de brouillard. Même si l'on tente, avec Joël H. GRISWARD, de la projeter dans la « triple » médecine et de la retrouver dans l'idée que tel poète médiéval se faisait d'Adam, à la fois sage, fort et beau.

D'une communication à l'autre se retrouvent des préoccupations analogues, notamment celle de « subjectivité », où le japonais, entre autres, est invoqué pour montrer le caractère relatif, voire secondaire, de son expression. Les psychologues nous apprennent que la perception du « je » n'est pas acquise d'emblée : la notion est-elle univoque et simple? Il semble bien, à lire ces études, toutes intéressantes, que la parole repose sur des contenus implicites. Ainsi que peut le montrer, entre autres la confrontation entre « passe-thé » et « passe-montagne », dans lesquels, à notre sens, le premier élément est chargé, implicitement, d'une valeur différente : c'est le thé qui « passe », et non la montagne (on la passe !). Y aurait-il diathèse sans marque morphologique? La linguistique s'arrête-t-elle à l'exprimé, ou doit-elle comprendre l'inexprimé? Il n'y a là rien de nouveau. Encore convient-il d'en prendre conscience. La sémiotique dépasse le sémantique. Mais que devient la première lorsque le second s'exprime dans le silence?

Pierre GRIMAL.

Gaetano DE SANCTIS, Scritti minori, novamente editi da † A. FERRABINO e S. ACCAME, volume quinto, 1931-1947, a cura di Vincenzo LA BUA (Raccolta di Studi e Testi, 124) : Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 1983, un vol. in-8°, 570 pages.

Avec ce cinquième volume s'achève la série des *Scritti Minori* de G. DE SANCTIS (cf. *R. É. L.*, 51, 1973, p. 511-512). Des cinquante-quatre articles qui y figurent, quinze intéressent l'histoire de l'*Vrbs* et du monde romain : *Livio e la storia della storiografia Romana, Pegaso*, 1931 ; *Il rescritto imperiale di Nazareth, R. P. A. A.*, 1931 ; *Quinto Cecilio Metello Numidico, Atti 2° Cong. Naz. Stud. Rom.*, 1931 ; *Il primo testamento regio a favore dei Romani, R. F. I. C.*, 1932 ; *La origine dell'edilità plebea, ibid.*, 1932 (contre A. ROSENBERG et A. MOMIGLIANO, l'auteur soutient que l'édilité plébéienne ne doit rien à l'édilité de Tusculum) ; *Imperator, Studi Riccobono*, 2, 1932 (article en tout point exemplaire) ; *Annibale e la « Schuldfrage » d'una guerra antica, Problemi di storia antica*, 1932 ; *Le origini dell'ordinamento centuriato, R. F. I. C.*, 1933 (l'auteur situant la naissance de l'organisation centuriate dans les années qui suivirent la prise de Rome par les Gaulois) ; *Ancora sul padre dell'imperatore Teodosio, R. F. I. C.*, 1934 ; *La data della nascita di G. Cesare, R. F. I. C.*, 1934 (article dans lequel l'auteur s'oppose à J. CARCOPINO) ; *Polibio e le relazioni tra Roma e i Rodii, R. F. I. C.*, 1935 ; *Callimaco e Orazio Coclite, R. F. I. C.*,

1935 (démonstration dont la lecture est un régal) ; *La dittatura di Caere*, *Scritti B. Nogara*, 1937 (où l'auteur opte pour l'origine locale de cette magistrature) ; *Iscrizione inedita di Madinet-Madi*, *R. F. I. C.*, 1937 ; *La lex tribunicia prima*, *Miscellanea G. Mercati*, 5, Rome, 1946. A quoi l'on ajoutera deux articles dont, dans des perspectives différentes, la tonalité se ressent des circonstances dans lesquelles ils furent rédigés : *Civiltà caduche e civiltà perenne* (1943) et *Essenza e caratteri di un' antica democrazia* (1947).

Ces « contributi » illustrent toutes les facettes d'un talent parvenu à maturité : art de maîtriser les dossiers les plus ardus, rigueur de la discussion, force démonstrative, limpidité de l'exposé. Remercions S. Accame et V. La Bua d'avoir mis à la disposition des chercheurs une série d'articles dont plusieurs étaient mal connus en France. Un mot pour finir des cinq *indices* : ils font de ce volume un instrument de travail d'une consultation à la fois fructueuse et aisée.

Jean-Claude Richard.

Günther JACHMANN, Textgeschichtliche Studien (Beitr. z. klass. Philol. 143) Königstein, Hain, 1982, XIII-356 pages (= 528-883).

Publié aussi par Chr. Gnilka, ce volume est la suite naturelle du choix d'articles paru antérieurement et recensé ici-même par J. Perret (t. 60, 1982, p. 544). G. Jachmann a été un grand spécialiste de la critique textuelle et de l'histoire des textes ; en dehors de son célèbre travail sur le texte de Térence (1924), plusieurs articles figuraient dans le recueil précédent. Celui-ci ne contient que quatre mémoires ; trois ne sont pas de notre ressort, puisqu'ils concernent le texte alexandrin d'Homère, le texte de Platon et les interpolations dans les manuscrits grecs (surtout Homère et Euripide). Le quatrième article, *Studien zu Juvenal* (1943 ; p. 746-825), élaboré au cours d'échanges amicaux avec U. Knoche, est plus actuel que jamais, puisque, la préface nous en avertit, le récent commentateur de Juvénal, E. Courtney (1980), a omis d'en faire état. Espérons qu'à l'avenir on rendra d'autant mieux justice à G. Jachmann qu'un index des passages discutés figure à la p. 825 ; le problème des interpolations est lié à celui de la « double tradition » : c'est une des croix de la critique textuelle.

P. Flobert.

Viuarium, Festschrift Theodor KLAUSER zum 90. Geburtstag (coll. Jb. A. C., Ergänzungsband, 11) : Münster, Aschendorff, 1984, 384 pages et 37 planches, avec un portrait et la signature de Th. Klauser face à la page de titre.

A peine parus, ces seconds « Mélanges Theodor Klauser » — 20 ans après *Mullus* qui lui fut offert en 1964 — sont devenus un mémorial, puisque ce grand savant vient de décéder dans sa quatre-vingt-onzième année. Digne et éminent successeur de F. J. Doelger, longtemps professeur à Bonn, et recteur de l'Université dans les années difficiles de sa reconstruction, Th. Klauser laisse l'exemple d'une vie de prêtre, d'universitaire, de savant, pleinement engagée et féconde, au service des études allemandes sur l'Antiquité chrétienne. C'est annoncer d'avance la richesse et la diversité, la maî-

trise aussi que ses anciens collègues et disciples, devenus maîtres à leur tour, manifestent avec gratitude dans ces vingt-huit études. On comprend que le *Jb. A. C.* n'ait pas paru cette année 1984 : nous en avons ici une livraison d'un volume et d'une importance exceptionnels. Pour plus de commodité, nous essaierons de suivre un ordre méthodique et chronologique pour regrouper ces vingt-huit contributions.

Des trois études proprement historiques, l'une concerne l'histoire générale. Sous le titre *Jovien, empereur et caricature*, G. Wirth ne vise à rien moins qu'à réhabiliter ce règne fugace, tout entier emporté, dans l'historiographie et la documentation, par les passions opposées qui se sont saisies de la personne de Julien dès le lendemain de sa mort tragique. Par contrecoup, Jovien n'a pas été moins malmené, à commencer naturellement par Ammien, qui montre en lui comme le négatif de la personnalité et des actes de Julien. Jovien a donc été victime d'une sorte d' « incompréhension » généralisée, à l'égard de celui que les partisans de Julien ont aussitôt considéré comme un repoussoir de leur héros. Des analyses minutieuses (p. 352-384) s'efforcent de montrer tout le contraire, même et en particulier pour le traité avec la Perse : si honni qu'il ait été d'Ammien, il n'en procura pas moins trente ans de bon voisinage aux deux Empires rivaux.

E. Dassmann reprend avec délicatesse la question difficile et si controversée des origines de l'épiscopat monarchique. Son titre est transparent à sa thèse : *Communauté domestique* (*Hausgemeinde*) *et fonctions épiscopales.* Les réunions des premières communautés dans des maisons particulières (voir les emplois d'*oikos* dans les *Épîtres* du Nouveau Testament) ont naturellement amené le maître de maison à assumer des fonctions de responsabilité et de direction dans ces communautés. Ni l'hérésiologie ni la théologie n'ont eu le premier mot, mais bien une sociologie concrète des conditions dans lesquelles se sont développées les premières Églises ; la fonction de présider la communauté s'est ainsi comme naturellement transférée de la « maisonnée » à la communauté, sans qu'il faille négliger, dès la génération d'Ignace d'Antioche, un conseil de *prokathèménoi* qui assiste l'*épiskopos*. Le danger d'éclatement des diverses communautés d'une grande ville a, de son côté, consolidé la structure primitive. L'évêque représente ainsi le *pater familias* et le Dieu unique dont il est l'image visible « non plus comme *oikodéspotès*, mais néanmoins comme *oikonomos* de Dieu ».

C. Colpe a procédé à une étude très prudente sur *L'hellénisme païen et chrétien dans leurs relations avec le bouddhisme* (p. 57-81). Aspect cardinal des rapports entre le monde antique et les religions de l'Extrême-Orient, depuis l'hellénisme de l'époque hellénistique. Mégasthène a déjà connu le bouddhisme par la dynastie des Maurya ; Clément d'Alexandrie distingue, par des renseignements qui lui viennent du royaume koushan, « les Indiens des sectateurs des commandements de Bouddha » (*strom.*, 1, 15, 71). De leur côté, des souverains orientaux comme Açoka et Kaniska se sont intéressés au monde de l'hellénisme. Ammonios Sakkas pourrait être « un Sace bouddhiste, originaire du Khotan ou de la Sakastène », même si l'influence du bouddhisme sur le néo-platonisme semble ensuite mince et problématique (peut-être la doctrine du vide intérieur?). Il reste qu'il s'est produit

des « chocs » entre les deux cultures : l'iconographie du Gandhara est, peut-être sous influence grecque, à l'origine d'une iconographie narrative et biographique ; des parallèles existent entre la doctrine du bouddhisme et le manichéisme, et aussi la christologie valentinienne. Mais en définitive, on peut plutôt parler de « convergences de structures de pensée », d'un processus de relations « stratifiées », peut-être aussi d'une sorte de fonction « catalytique » (même si C. Colpe n'emploie pas ce mot, sa conclusion le suggère) assumée par « les systèmes spirituels, les philosophies et les religions » les uns par rapport aux autres.

Les littératures chrétiennes ont la meilleure part, avec la moitié des contributions. Nombreuses études de filières de thèmes et d'exégèses de certains versets bibliques. V. Buchheit montre les interprétations opposées du *census Augusti* précédant la Nativité (p. 50-56) : exégèse franchement négative chez Hippolyte, plutôt positive chez Origène, la synthèse des deux points de vue étant faite par Ambroise. Une (trop?) belle triade hégelienne? Il faudrait la nuancer sur plus de trois auteurs ; mais l'étude donne une coupe expressive dans les vicissitudes de la pensée politique chrétienne.

Sur l'apparition de l'étoile de Bethléem, F. W. Deichmann (p. 98-106), montre comment l'exégèse christologique s'est fixée sur la prophétie célèbre de Balaam (*num.*, 24, 17 : « Un astre sort de Jacob »), ce qui peut être suivi sur l'évolution de la représentation iconographique de la scène ; l'étoile étant finalement confondue avec le monogramme du Christ. Étude particulièrement instructive pour reposer sous un angle nouveau le problème de l'interprétation christique du signe qui aurait été gravé sur les boucliers de l'armée constantinienne avant la bataille du Pont Milvius.

H. J. Horn éclaire, à partir de Plutarque, les origines stoïciennes de la représentation chrétienne du plan de Dieu par l'expression *kat'oikonomian tou Kyriou* (p. 188-193). Mais, affectée à l'expression philosophique de « l'activité du destin qui se réalise lui-même », et « qui prend en lui-même sa propre origine », la formule change totalement de sens pour désigner l'action d'un Dieu personnel, absolument transcendant à son œuvre providentielle, et distinct d'elle.

Le problème de la fuite de l'évêque en temps de persécution a été résolu, comme le montre B. Kötting (p. 220-228), de manières opposées, suivant que l'on se référait au verset du bon pasteur « qui donne sa vie pour ses brebis », ou à celui qui conseille : « quand on vous persécute dans une ville, de fuir dans une autre ». Ainsi chez Polycarpe, Cyprien, Athanase, et enfin dans la casuistique justement nuancée de l'*ep.* 228 de saint Augustin. Tous ces pasteurs ont insisté sur le *dictamen* de la conscience personnelle, éclairée par l'*auctoritas diuina*.

Le *Christ pierre angulaire* est suivi par U. Marburg (p. 247-256) du *Psaume* 118, 22 et d'*Is.*, 28, 16, au Nouveau Testament et chez les Pères latins, où il apparaît relativement tard ; les exégèses insistent sur l'un des trois aspects : fondation, angle, union de deux murs venant de directions différentes. L'image perd, avec Augustin, ses claires attaches architecturales d'origine.

Dans une large enquête, W. Speyer montre que la croyance à une

qualité théophanique des heures de midi et minuit est commune aux païens, aux juifs et aux chrétiens (p. 314-326). Il en tire un plaidoyer convaincant, et assez « pointu », en faveur d'une mentalité religieuse « antique tardive » commune aux trois groupes. Ses idées vont plus que dans le sens de celles que j'ai développées sous le titre *Christentum ist auch Antike* (cf. le *Jb. A. C.* de 1983).

Kl. Thraede (p. 327-337), en marge de son prochain article du *R. A. C.* sur le « souffle » (*Hauch*), analyse l'exégèse patristique du difficile verset de *Jean* 20, 22 (« A ces mots, il souffla sur eux, et il leur dit : recevez l'esprit saint ») (*pneuma*, mais le verbe précédent était *énéphusèsé*). Le souffle de l'Esprit est compris comme restauration de l'homme pécheur, et comme accomplissement. Mais Augustin s'appuie sur Paul 1 *Cor.*, 15, 45, pour bien opposer l'*anima uiuens* au *spiritus uiuificans*, et distinguer ainsi sans équivoque l'acte du Christ de la parole qui l'a suivi.

En patristique grecque, un commentaire du chap. 19 du *quis diues saluetur* de Clément d'Alexandrie, sur *Vraie et fausse pauvreté*, par M. Wacht (p. 338-348) ; mais surtout des vues personnelles et profondes sur la pensée d'Origène, à propos des *Thèmes ecclésiaux et extra-ecclésiaux* dans le traité herméneutique d'Origène *De principiis*, 4, 1-3, par H. Karpp, p. 194-212. En partant de ce texte ,l'intention de l'auteur est de montrer comment Origène, sans se contredire, parvient à mettre en relation « des présupposés, influences et buts divers ». Face au problème de l'unité de la Bible et de la conception de l'exégèse, Origène entend réagir aussi bien en « membre de l'Église » qu'en « hellène », et « donc non pas en gnostique, en barbare ou en juif ». L'inspiration divine des Écritures en conditionne directement l'exégèse, et le progrès du lecteur de leur « corps » vers leur « âme », enfin et surtout vers leur « esprit », réservé à ceux qui peuvent être instruits de ce sens, mais caché par Dieu à la grande foule. La spiritualité de l'Être est comme le préambule métaphysique à toute conception de l'inspiration et de l'exégèse bibliques ; d'où une « herméneutique spiritualisante des degrés », qu'il veut associer à « la tradition de l'histoire du salut courante dans l'Église » ; les perspectives ecclésiale et scientifique, religieuse et philosophique se trouvent ainsi étroitement conjointes, mais les spéculations personnelles ne prétendent pas valoir pour l'Église (ce qu'ont bien mal compris les ennemis ultérieurs d'Origène). Le traité d'herméneutique illustre ces positions nuancées d'Origène, mais il a toujours subordonné toute influence extérieure au jugement de l'Écriture, et montré que le devoir impératif de toute théologie chrétienne était d'être une théologie scripturaire. Il est dommage que les Pères du Concile de 553, qui condamna la théologie d'Origène, n'aient pas lu cette étude si éclairante de H. Karpp !

On peut passer plus rapidement sur les contributions — toutes de qualité — à la patristique latine. K. A. Neuhausen (p. 257-286) éclaire minutieusement l'utilisation, par Jérôme, du traité perdu de Sénèque *Quomodo amicitia continenda sit*, par lequel lui est parvenue l'influence indirecte du traité de Théophraste *Sur l'amitié* ; c'est une contribution considérable à la culture antique de Jérôme, au traité perdu de Sénèque, à l'histoire d'un thème central de la morale et la spiritualité antiques, s'il est vrai, comme

le note l'auteur, que ce fut le sentiment le plus symétrique de la « charité » des chrétiens. I. Opelt replace dans un dossier de textes antiques et juifs une notation de Jérôme, commentant *Zach.*, 12, 1-3, sur les « pierres à soulever » de l'Acropole d'Athènes, et de Jérusalem (p. 287-294).

Deux contributions à la littérature latine théodosienne. Balthasar Fischer (p. 132-135) apporte des indices en faveur de l'authenticité de la tradition qui place à Trèves la naissance d'Ambroise ; J. H. Waszink (p. 348-352), examinant *Le concept de temps dans le commentaire de Calcidius sur le « Timée »*, en conclut à une confirmation de l'hypothèse sur le cercle néo-platonicien de Milan. Belle leçon de critique interne de Chr. Gnilka, qui met en lumière des interpolations dans le texte de l'*Ham.* de Prudence (v. 562-584 du *textus receptus*) : de beaux jours en perspective pour les futurs éditeurs ! Signalons enfin une notule d'E. von Severus (p. 310-313) sur la méditation de la mort dans *Bened., reg.*, 4, 47, et les affinités antiques de ce thème monastique, christianisé par la référence aux souffrances et à la mort du Christ.

Un quart du livre (et même un peu plus : cf. *sup.* Deichmann) est consacré à l'archéologie. Hors œuvre, c'est l'archéologie biblique qui est concernée par l'étude de K. Hoheisel (p. 175-187) sur *Les chérubins dans le second Temple et les débuts de la Cabbale* : les traditions juives transmises par cette dernière permettent de supposer que le second Temple n'était point vide, mais que le Saint des Saints y renfermait un groupe plastique représentant des chérubins enlacés, l'étreinte amoureuse y étant le symbole de l'amour de Dieu pour les hommes ; sans se référer à Osée (à qui le lecteur pense d'abord), l'auteur renvoie à des passages de Philon dans ses traités *Sur les chérubins* et *Sur l'ivresse.* Ce seraient les fondements objectifs d'un thème favori de la Cabbale.

De magistrales *Considérations sur l'origine et la formation des catacombes* nouent avec élégance la gerbe de toutes les recherches réalisées sur les catacombes romaines depuis J.-B. de Rossi. Après avoir rappelé — et illustré d'excellentes figures — l'existence de vastes *columbaria* souterrains dès le Haut-Empire, H. Brandenburg (p. 11-49) montre la genèse et l'extension des hypogées collectifs, païens puis chrétiens, durant les premiers siècles de notre ère, sur un choix d'exemples judicieusement choisis et analysés, de la zone de la villa de Maxence à la crypte d'Ampliatus à Domitille. On utilise dès lors souvent d'anciens arénaires ou d'anciennes citernes souterraines, avec leurs conduits, pour les transformer en catacombes au sens commun du terme. L'extension de la communauté chrétienne de Rome, le sentiment très vif du devoir d'enterrer décemment les frères pauvres, l'activité personnelle considérable de Calliste dans la gestion de l'Église romaine, amènent au début du IIIe siècle le développement accéléré des catacombes chrétiennes, comme cimetières communautaires indépendants d'un édifice funéraire de surface, et planifiés dans leur extension. Ils incluent, dans leur tissu souterrain en croissance, d'anciens hypogées antérieurs, sans que la présence d'une tombe martyriale ait encore grande influence, du moins au IIIe siècle, sur le développement de ce processus. Ce petit mémoire, abon-

damment illustré (26 figures et plans) restera un titre de référence sur le sujet complexe qu'il traite avec tant de souveraine clarté.

Trois monographies sur des objets s'élèvent de la pièce étudiée à un point de vue comparatif qui la dépasse de beaucoup. *Une cruche de laiton de l'Antiquité tardive avec deux représentations du récit de l'adoration des mages* entraîne J. Engemann (p. 115-131), dans une étude typologique et iconographique d'un grand intérêt, en particulier sur le couplage entre la scène des mages et son type négatif : le refus d'adoration de la statue de Nebukadnezar par les trois jeunes Hébreux : belle antinomie théologique aussi bien que graphique, dont on peut suivre la descendance jusqu'au Moyen Age. — L'étude d'*Un petit buste en bronze de l'empereur Gratien*, par H. von Heintze (p. 144-169), est élargie en une étude d'ensemble remarquable de l'iconographie des Valentiniens et de leurs diadèmes, dans laquelle la numismatique joue un rôle décisif. — *Trois nouvelles acquisitions du Musée du Wurtemberg à Stuttgart* ont incité L. Kötzche-Breitenburg (p. 229-246) à une étude d'ensemble des objets souvenirs ramenés en Occident par les pèlerins de Terre Sainte : ampoules en terre cuite à imagerie et inscriptions pieuses, pendentifs, ou minuscules médaillons.

La renaissance d'une iconographie antique assez accommodatrice est montrée par N. Himmelmann (p. 170-174), sur une curieuse figuration de Saturne dans la cathédrale de Florence. Un comparatisme analogue et distinct inspire à R. Schuhmacher-Wolfgarten l'étude des miracles évangéliques ayant pour objet le pain et le vin, de l'Antiquité tardive au Moyen Age italien : du reliquaire de San Nazzaro (ci-devant église des Apôtres) à Milan, à une fresque de Giotto au symbolisme théologique savant (à la chapelle de l'Arena à Padoue) (p. 295-309). Le rapprochement entre l'iconographie des deux miracles et l'Adoration des mages sur le reliquaire milanais trouve son unité dans la célébration ambrosienne de l'Épiphanie, et paraît convergente avec l'inspiration de l'hymne « ambrosien » *Illuminans Altissimus* (p. 304) : précieux indice de confirmation de l'authenticité ambrosienne de cet hymne.

Pour compléter ce très riche ensemble de travaux, la liturgie et la lexicographie sont aussi représentées. H. Brakmann (p. 1-10), éclaire la signification baptismale originelle de *La procession d'arrivée au port* célébrée par le rite syrien le Lundi Saint. C'est, en plus d'un sens, une sorte de pèlerinage de toute la communauté — baptisés et futurs baptisés — aux sources baptismales, considérées comme sein maternel, chambre nuptiale et port : l'Église fait ainsi acte de préparation aux célébrations de la Passion et de la Résurrection, non moins qu'à la nuit pascale et aux baptêmes qui s'y dérouleront. — Tandis qu'A. Dihle (p. 107-114) considère *La naissance des particularités de la langue sacrale* à travers les plus anciens développements sémantiques de la famille d'*agnos* (et *azomai*), et ceux d'*exereugomai* pour désigner, depuis Théophile, la prolation du Verbe, A. Kehl (p. 213-219) part du paulinisme « revêtir le Christ » (*Rom.*, 13, 14, etc.), pour montrer comment penseurs antiques et chrétiens ont veillé à ce que le vêtement (en particulier au sens métaphorique de « dépouille mortelle ») ne soit jamais confondu avec la personne : ce qui est évidemment de grande conséquence

anthropologique et christologique, la métaphore du vêtement étant « impropre à exprimer un contenu objectif de nature ontologique ».

Feu Th. KLAUSER peut être fier de sa descendance intellectuelle et spirituelle, autant que le fondateur F. J. DOELGER. L'École de Bonn, entendue au sens le plus large, n'est pas une chapelle systématique, mais elle se définit par un ensemble de méthodes qui n'engagent qu'une recherche passionnée de la vérité. La difficulté que nous avons éprouvée à « classer » bien des articles est expressive de cette ouverture mutuelle des spécialités, qui s'est révélée si féconde dans l'étude de l'Antiquité chrétienne. La démarche est coûteuse dans la multiplicité des compétences qu'elles implique, mais elle rapporte « cent pour un ». Notre connaissance du christianisme antique y a tant gagné que l'on peut refermer ce livre avec une pensée de reconnaissance pour ce second « père fondateur » de l'École, qui fut aussi un ami de la France, et qui nous laisse, au terme d'une production scientifique d'un grand poids, une biographie pleine d'humour de notre compatriote « hors série » Dom Henri LECLERCQ.

Jacques FONTAINE.

Studi di antichità in onore di Guglielmo MAETZKE, « Archaeologica, 49 » : Rome, G. Bretschneider, 1984, 3 vol., XVII + 704 pages et 184 planches hors-texte.

Le volume que ses amis et ses collègues ont offert à G. MAETZKE, au moment où il prend sa retraite s'ouvre par une bibliographie de l'ancien surintendant de Toscane. Elle nous rappelle que, si l'essentiel de ses recherches et de ses publications (durant quarante-trois ans) porta sur l'Étrurie, la Sardaigne (il fut en effet le créateur de la surintendance de Sassari) retint aussi son attention, qu'il ne négligea pas l'archéologie chrétienne et médiévale et qu'il porta un intérêt particulier aux problèmes de muséographie, surtout après l'inondation de Florence de 1966. Les soixante et onze contributions de ce recueil sont en rapport avec ces diverses activités : cinq d'entre elles sont consacrées à la préhistoire et à la protohistoire, mais le plus grand nombre (quarante-deux) concerne l'Italie préromaine, douze traitent des antiquités romaines et les douze dernières abordent des sujets médiévaux ou d'ordre muséographique. Il ne saurait être question d'évoquer ici toutes ces recherches : certaines évoquent des problèmes étrangers aux intérêts habituels des lecteurs de notre *Revue*, d'autres se limitent à de brèves et érudites mises au point sur des sujets très particuliers ; aussi préférons-nous, sans toutefois vouloir établir un palmarès, évoquer simplement quelques études qui nous semblent d'une plus large portée dans le domaine de l'Antiquité préromaine ou romaine.

Les musées, comme les collections privées, conservent un certain nombre d'œuvres qui n'ont jamais été étudiées d'une façon vraiment scientifique et plusieurs contributions de ces mélanges visent à combler ces lacunes ; leurs auteurs cherchent à décrire avec la plus grande précision l'œuvre envisagée, à en découvrir l'origine, à la replacer dans un ensemble. Ainsi, J. SZILAGYI, examinant un aryballe étrusco-corinthien de Vulci (collection privée de Cologne) qui représente un joueur de flûte étudie non seulement le type du

tibicen, mais aussi les rapports entre art grec et art étrusque ; ce même problème retient l'attention de G. Gualandi à propos d'une statuette étrusque en bronze d'Apollon (*Aplu*) lyricine ; les contacts et les échanges entre les différents peuples de l'Italie ancienne sont étudiés dans plusieurs contributions : citons en particulier celle de F. Delpino sur les objets œnôtres en Étrurie. L'examen d'une urne étrusque encastrée dans la façade du presbytère de l'église de Terriciola permet à M. Bonamici une étude de la typologie des urnes du Valdera qui la conduit ensuite à formuler des hypothèses sur l'évolution de la population rurale et la tendance à l'urbanisation au IIe siècle avant J.-C. dans cette région. G. Capecchi montre qu'un *protomé* de marbre conservé au musée archéologique de Florence doit provenir de la décoration du Forum d'Auguste. V. Saladino présente une statue de Côme Ier dédiée en 1631, mais où la tête du duc florentin est adaptée à une *statua loricata* antique ; une étude comparative permet d'attribuer cette cuirasse à des ateliers romains du Ier siècle après J.-C. et il est possible aussi de penser que la décoration de la cuirasse choisie est en rapport avec l'idéologie de Côme Ier et son programme politique. C'est une cuirasse tout à fait différente, conservée dans une collection suisse, cuirasse en bronze du IVe siècle avant J.-C. portant une inscription qu'examine de façon passionnante G. Colonna. Si l'ignorance de la provenance et du contexte archéologique de cet objet rend les hypothèses sur le personnage dont on lit le nom mal assurées, l'étude épigraphique et les remarques de G. Colonna sur la *gens Fannia* conduisent à des conclusions intéressantes non seulement sur divers aspects de l'écriture et sur l'onomastique, mais aussi sur l'utilisation de cuirasses comme trophées et sur les relations entre le monde samnite et le monde hellénique.

A propos d'un couvercle d'urne cinéraire « anthropoïde » de Saturnia, L. Donati propose une chronologie pour ce type d'objets — qui apparaît à Vulci vers la fin du VIIIe siècle et précède les premiers canopes — et le met en relation avec le rite de l'incinération en Étrurie méridionale. Mais son étude est d'un intérêt particulier sur le plan méthodologique : en fait, L. Donati publie avec près d'un siècle de retard le matériel d'une nécropole, resté en grande partie inédit ; il a recours pour cela à des documents puisés dans des archives, à des dessins et à des notes de fouilles, à des photos anciennes et il a pu ainsi rassembler dans son étude des objets du musée de Florence, d'autres de Berkeley, d'autres encore perdus, mais connus par des photos. C'est avec une méthode analogue qu'A. Emiliozzi étudie les nécropoles de Ferento et a réussi à retrouver le matériel dispersé dans divers musées.

D'un autre genre sont des recherches qui s'attachent à des problèmes iconographiques : G. Camporeale examine les scènes de chasse dans l'art des situles ; il décrit avec précision les personnages, leurs attitudes, leurs vêtements, leurs armes, la technique de chasse, la représentation des animaux et à côté de remarques stylistiques, il propose avec prudence des hypothèses sur le structure de la société reflétée par ces œuvres, y découvrant une distribution organisée du travail fondée sur d'évidentes différences sociales. J. Heurgon présente une interprétation nouvelle d'une urne de Chiusi du Musée du Louvre où la présence simultanée d'un cheval mort, les quatre fers

en l'air devant l'autel, et d'une biche sur l'autel a intrigué les chercheurs. La scène évoquerait « l'immortalité accordée à Troïlos, émule d'Iphigénie en Aulide ». Quant à L. Bonfante, à propos d'une autre urne de Chiusi, conservée à New York, où figurent des têtes coupées, elle évoque les relations entre les cités de l'Étrurie septentrionale et les Celtes ainsi que la tradition des sacrifices funéraires à valeur rituelle. L'étude d'une statuette de bronze, provenant sans doute de Spina, permet à P. Bruschetti de rassembler sur le thème de la boucle de cheveux coupée des témoignages littéraires, d'expliquer la signification de ce geste et d'analyser ensuite divers bronzes et vases illustrant ce sujet.

Les découvertes récentes dans le domaine archéologique nous valent notamment la présentation des fouilles américaines de la zone de la porte nord-ouest de Cosa par F. E. Brown et la publication par A. Frova d'intéressants reliefs de Luni, en marbre, avec des représentations architecturales ; les uns semblent remonter à l'époque julio-claudienne, les autres dateraient du IIe siècle après J.-C., mais leur fonction est difficile à déterminer. L'épigraphie et la linguistique ne sont pas négligées dans ces mélanges. A. Prosdocimi (avec un appendice de G. B. Pellegrini) étudie longuement une délicate inscription vénète d'Oderzo avec des éléments celtiques. M. Pallottino poursuit ici des études onomastiques qui lui sont chères ; il s'attache particulièrement au suffixe -at/θe et l'étude des noms gentilices lui permet d'affirmer l'existence dans la société étrusque de « classes moyennes ». Helmut Rix établit que l'étrusque *meχ rasnal* équivaut au latin *res publica* et que *rasna* signifie *populus*, que le mot pouvait ainsi désigner la partie de la population étrusque qui participait aux responsabilités politiques et aux charges militaires et que l'opinion généralement admise à la suite de Denys d'Halicarnasse selon laquelle *rasna* serait le nom même des Étrusques doit être réexaminée ; un tel sens serait tardif.

Il nous convient, pour finir, de signaler l'intérêt de l'article de G. A. Mansuelli qui à partir d'un passage de Phérécrate, cité par Athénée, expose de quelle façon les Anciens, Grecs et Romains, depuis le Ve siècle avant J.-C. jusqu'à l'époque de Cassiodore, ont jugé l'art étrusque et l'auteur complète l'analyse des textes de nombreux écrivains (notamment Strabon, Varron, Vitruve, Pline, Quintilien) par l'indication des œuvres étrusques visibles à Rome à la fin de la République et sous le Haut-Empire.

Cette publication fort bien présentée — typographie nette et claire, excellente qualité des planches — est un peu déparée par des fautes d'impression assez fréquentes dans le texte italien et abondantes dans les textes en langues étrangères. Ces mélanges, dont nous avons essayé par le choix de quelques contributions significatives de présenter la richesse et la diversité, témoignent, pour ce qui concerne le monde étrusco-italique, de la vitalité de la recherche.

Michel Hano.

Wolfgang SCHMID, Ausgewählte philologischen Schriften, hsgg. von Harmut Erbse und Jochem Küppers : Berlin-New York, W. de Gruyter, 1984, xi-756 pages.

W. Schmid est mort en 1980, deux ans seulement après avoir quitté sa chaire de Bonn. Ce recueil d'une cinquantaine d'articles rassemble la partie de son œuvre dispersée durant quarante ans dans les Revues les moins accessibles, dans des Encyclopédies et surtout des Mélanges multiples. A les voir classés dans ce beau livre, on prend conscience du grand nombre des intérêts qui n'ont jamais cessé de solliciter Schmid.

Je ne puis que donner ici les têtes de chapitre. A. *Philosophie hellénistique.* Papyri épicuriens, recherches sur la philosophie épicurienne et hellénistique : onze articles dont l'art. *Epikur* du *R. A. L.* ; B. Lucrèce : trois articles dont le *Lucretius ethicus* des *Entretiens de la Fondation Hardt* de 1978 ; C. Transmission et déformation des textes dans l'Antiquité et l'Antiquité tardive, à propos de Justin (3 art.) avec lequel Schmid avait fait ses premières armes, mais aussi Prudence, Claudien et Martial auquel est consacré le seul inédit de ce recueil : *Spätantike Textdepravationen in den Epigrammaten Martials* (p. 400-444) ; D. Littérature chrétienne et païenne de l'Antiquité tardive : Justin encore, mais aussi Arnobe et Boèce ; plusieurs articles touchant à la bucolique — des *Carmina Einsildlensia* au *Pasteur* d'Hermas ou à l'art. *Bukolik* du *R. A. L.* — et, Bonn oblige, trois articles sur l'*Historia Augusta* ; E. Une dernière section concerne la tradition plus récente (*Carmina Burana*, l'*Epicedion* sur la mort de Dürer), l'œuvre de philologues allemands des xix^e^ et xx^e^ siècles, deux études de vocabulaire enfin.

Une table complète de l'œuvre de Schmid figure aux p. 741-745. Elle permet entre autres de retrouver facilement tous les articles du *Rheinisches Museum* et de *Philologus* qui ne sont pas repris ici, de même que plusieurs recensions importantes de *Gnomon*.

Y.-M. Duval.

Sir Ronald SYME, Roman Papers, vol. III, edited by Anthony R. Birley : Oxford, Clarendon Press, 1984, viii et 695 pages.

L'entreprise de republication en volumes des articles de Sir Ronald Syme, commencée avec *Ten Studies in Tacitus* (1970), continuée avec *Danubian Papers* et *Emperors and Biography* (1971), *Roman Papers*, I et II, ed. E. Badian (1979), et *Historia Augusta Papers* (1983), se poursuit avec ce troisième volume de *Roman Papers*, rassemblant quarante articles publiés de 1971 à 1981. Selon le principe adopté pour les deux précédents volumes, l'*editor*, A. R. Birley, a ajouté peu de notes de mise à jour. On trouvera p. 1447 les *errata* des deux premiers tomes, et p. 1448 la liste des publications de Syme depuis 1982 (signalons, à par., *The Augustan Aristocracy*).

On retrouvera dans ce volume les centres d'intérêt de Syme : l'histoire politique, administrative, sociale (celle des élites gouvernantes, « the governing class », p. 1070), militaire, l'histoire de la littérature latine, principalement, mais non exclusivement, celle des historiens romains (les lecteurs « littéraires » de la *R. É. L.* s'attacheront surtout à *How Tacitus wrote An-*

nals I-III, p. 1014-1042 ; *Mendacity in Velleius*, p. 1090-1104 ; *The Patria of Juvenal*, p. 1120-1134 ; *Juvenal, Pliny, Tacitus*, p. 1135-1157 ; *Minor Emendations in Pliny and Tacitus*, p. 1233-1235 ; *Biographers of the Caesars*, p. 1251-1275 ; *The Travels of Suetonius Tranquillus*, p. 1337-1349 ; *A Great Orator Mislaid*, p. 1415-1422, sur Ser. Sulpicius Rufus ; sans négliger divers passages d'autres articles, l'habitude de SYME étant de mêler histoire et histoire littéraire : p. 906-907, sur l'auteur de l'*H. A.* ; p. 945, sur les sources de Tac. ; p. 1180, sur la chronologie de Liv. I ; p. 1186, sur les sources d'Orose ; p. 1230-1232, sur la chronologie de l'*Art poétique* ; p. 1393, sur la « Kaisergeschichte »). En revanche, peu d'histoire économique : *La richesse des aristocraties de Bétique et de Narbonnaise*, p. 977-985, ne s'attache pas aux types d'exploitation, à la production et aux échanges, mais surtout à la richesse comme fondement du pouvoir d'une aristocratie. L'histoire constitutionnelle chez SYME se caractérise par un grand pragmatisme et le souci d'éviter les définitions et les systèmes qui trahissent la complexité et la fluidité des réalités politiques, surtout dans le cas du principat d'Auguste (« that recalls *Staatsrecht*, ominous name », p. 1199). On trouvera ainsi les éléments d'une histoire des juristes (*Lawyers in Government : The Case of Ulpian*, p. 863-868 ; *Fiction about Roman Jurists*, p. 1393-1414), mais pas une histoire des concepts ou doctrines juridiques.

La vision de la société romaine, de sa frange supérieure, sénatoriale et équestre, de la fin de la République au III^e^ siècle après J.-C., est essentiellement conditionnée par l'emploi de la méthode prosopographique : le travail de l'historien consiste, à partir d'un nombre énorme de données, à mettre en relation des éléments dispersés, à inclure des détails isolés dans des ensembles cohérents, à convertir une masse d'informations discontinues et sans signification en un récit historique continu et plein de sens (voir les réflexions méthodologiques, p. 869, 934). C'est ainsi qu'un simple nom peut se transmuer en un personnage (p. 1352), doué « de forme et de couleur » (p. 990). Car l'historien peut situer dans le temps et dans l'espace ces innombrables individus : l'onomastique renseigne avec une probabilité suffisante sur leur région d'origine, leur ascendance paternelle (et même maternelle, dans le cas de polyonymes), la généalogie les replace dans le réseau de leur parentèle, leur carrière administrative et militaire obéit à des normes, qui sont des régularités d'ordre statistique plutôt que des règles absolues, leur mariage se conforme à certaines habitudes démographiques (un homme se marie deux ou trois ans avant la questure, vers vingt-sept ou vingt-huit ans sous la République, vingt-deux ans sous l'Empire ; les femmes sont mariées plus jeunes) : « the lives of the senators conform to several patterns and regularities » (p. 1316). Ainsi enserrée dans la double grille de la carrière et de la famille (les termes désignant les relations de parenté sont employés de manière assez lâche, et on aimerait que SYME définisse ce qu'est pour lui la « famille » d'un sénateur romain ; voir aussi une hypothèse assez violente sur le sens de *proauus maternus*, p. 1050 et 1291), la vie d'un personnage révèle alors à l'historien toute sa signification. On est fasciné (car, avouons-le, face aux écrits de SYME, il est difficile de ne pas pratiquer la critique des beautés) par ce tableau d'une société apparemment agitée, dans la vaste étendue de

l'Empire, par des mouvements browniens dont SYME fait apparaître la logique cachée.

Outre la fascination intellectuelle qui naît de l'exercice rigoureux d'une méthode, la lecture de ces articles procure le plaisir que l'on tire habituellement des historiens classiques, car SYME ne craint ni le portrait psychologique (on lira p. 866-868 celui, peu flatté, d'un Ulpien pédant et ambitieux; p. 927, celui de Julia; p. 946, celui de Tibère, « proto-Hadrian »; p. 904, celui d'Ambroise de Milan, fanatique assez déplaisant; p. 1248, celui du « pseudo-dynamic » Dolabella, dans lequel on s'inquiète de voir SYME tirer des conséquences psychologiques de sa taille : le danger du genre est évidemment la psychologie à la Balzac), ni le jugement sur les hommes, rendu possible par une croyance diffuse en la permanence de la nature humaine, croyance perceptible dans les aphorismes, si tacitéens, qui scandent majestueusement le récit (« Rulers are capable of all sorts of things, as expedience may dictate », p. 924; « hierarchy in the armed forces puts a premium on intrigue as well as deference », p. 1101; « writers and scholars are prone to rivalry or disharmony in any age », p. 1270, etc. On tirerait aisément de ces réflexions désabusées l'image d'un pessimiste, méfiant vis-à-vis des pouvoirs).

La démarche même de SYME, qui consiste à rayonner autour d'un point central dans plusieurs directions (et plusieurs disciplines que nos Universités séparent volontiers) et à revenir dans plusieurs articles successifs sur les mêmes thèmes, rendait indispensable la confection d'un index. Celui des trois volumes de *Roman Papers*, compilé par A. R. BIRLEY et imprimé en petits caractères sur deux colonnes, occupe un sixième du vol. III. C'est un « Index of Ancient Personal Names », dont on peut estimer le contenu à quatre ou cinq mille entrées, dont chacune est subdivisée en rubriques très descriptives. On peut bien sûr regretter l'absence d'index des termes géographiques (et des légions), ainsi que, parfois, de *stemmata* (par exemple, p. 1291). Quoi qu'il en soit, ce qui nous est offert est extrêmement précieux : testé sur une dizaine d'entrées, et, inversement, à partir d'un article complet, l'index s'est révélé solide : les quelques omissions (par exemple C. Marius, p. 1220, C. Caesar *quaest.*, 69, p. 1221, Cicéron *procos.* Cilicie, p. 1222) s'expliquant par des doublets rendant inutiles ces références. Le volume est remarquablement présenté (indiquant la pagination originale des articles), et l'on y relève fort peu de coquilles (Tibejius, p. 951, et — assez savoureux — *copulentissimus*, pour *op-*, p. 983; p. 983, n. 11, corriger Colum,. 1, 144 en 1, 1, 14; quelques mots français sont quelque peu ébréchés, p. 903, 903, n. 8, 955, 968, n. 10, 979, mais cela est inévitable et le sens n'en souffre pas).

On conclura, en pensant bien sûr à l'œuvre de SYME, mais en y associant aussi le travail méritoire de A. R. BIRLEY, avec un autre *dictum* de Sir Ronald SYME : « exact and pertinacious study brings a patent reward » (p. 1221).

Philippe MOREAU.

Joseph VOGT, Sklaverei und Humanität. Studien zur antiken Sklaverei und ihrer Erforschung. Ergängzungsheft zur 2. erweiterten Auflage (*Historia*, Einzelschriften, 44) : Wiesbaden, F. Steiner, 1983, v + 78 pages, 16 × 24 cm, 4 planches.

J. Vogt avait regroupé sous ce titre et dans la même collection, en 1965, une série d'études sur l'esclavage. Il en redonna, avec quelques articles en plus, une seconde édition en 1972, qui fut traduite les années suivantes en anglais et en italien. Le présent volume est un supplément à cette seconde édition. C'est un recueil de neuf études dont les rapports avec le domaine de l'esclavage font — peut-être assez artificiellement — l'unité, mais dont l'objet et le genre sont très divergents. Les premières pages présentent les travaux sur l'esclavage de l'école de Mayence. L'article suivant étudie le thème de l'esclave mourant, du gladiateur mourant depuis une antiquité mal délimitée jusqu'à Michel-Ange. Puis vient une étude — disons plutôt une méditation sur « l'alphabet pour les hommes libres et les esclaves » et un retour sur l'histoire de Drimakos, déjà traitée dans le précédent volume. Viennent ensuite une réflexion sur l'emploi du *nomenclator* puis sur les archers scythes d'Athènes. Les trois dernières études sont consacrées au christianisme. Même à l'intérieur de chaque article, l'auteur paraît plus se laisser porter par des associations d'idées très lâches qu'étudier méthodiquement un problème précis.

Jean Christian Dumont.

Recueils divers.

Autori Vari, *Santuari e politica nel mondo antico*, a cura di Marta Sordi (Contributi dell'Istituto di storia antica, volume nono = Pubblicazioni della Università Cattolica del Sacro Cuore) : Milan, 1983, Vita e Pensiero, viii et 245 pages.

En 1978-1979, le groupe de recherche de l'Institut d'histoire ancienne de l'Université catholique avait choisi comme thème « Religione e politica nel mondo antico » (= volume VII des « Contributi », 1981). Le présent volume, dans la même ligne, réunit les contributions du séminaire de 1980-1981). En guise d'introduction, deux articles étudient le problème de la terminologie : M. Morani, *Sull'espressione linguistica dell'idea di « santuario » nelle civiltà classiche* ; C. Milani compare le latin *locus sanctus*, *loca sancta* à diverses expressions hébraïques. Une première partie groupe six articles traitant des sanctuaires et de la politique dans le monde asiatique et dans le monde grec : M. A. Levi, *Templi e schiavi sacri in Asia Minore* ; C. Bearzot, *La guerra lelantea e il* κοινόν *degli Ioni d'Asia* ; L. Prandi, *L'Heraion di Platea e la festa dei* Δαίδαλα ; M. Ciccio, *Il santuario di Damia e Auxesia e il conflitto tra Atene ed Egina* (*Herod.*, V, 82-88) ; F. Mora, *Policrate e il santuario di Delfi* ; F. Landucci Gattinoni, *Demetrio Poliorcete e il santuario di Eleusi*. La deuxième partie intéressera plus directement les latinistes ; quatre articles sur les sanctuaires et la politi ue dans le monde romain : M. Sordi, *Il santuario di Cerere, Libero e Libera e il tribunato della plebe* (contribution bien informée, dense et prudente dans ses conclusions) ; A. Bar-